

Autopsie d'une âme

Noël Lans
Psychologue

Je regarde mon nom inscrit sur cette plaque professionnelle que j'ai posée au bas de cet immeuble, au 5 de la rue Tiers, il y a bientôt 40 ans de cela. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je l'avais fixée de façon à pouvoir l'enlever facilement car mon but était de voyager et travailler dans diverses contrées afin d'étudier l'influence de l'environnement sur les êtres humains et pouvoir comparer l'impact de celle-ci sur des pathologies communes. Un bien vaste projet comme ont souvent les jeunes diplômés. Un projet qui s'est résumé, au final, à ma sédentarité dans ce lieu que je n'ai jamais quitté.

À l'abri du froid de ce matin hivernal, dans l'angle du mur qui supporte cette plaque, non loin de la porte d'entrée, je fume une cigarette et souffle la fumée, épaissie par la chaleur de mon air dans ce froid glacial, en direction de l'inconnu. J'ai l'habitude de faire cette pause entre chaque patient et toujours avant l'arrivée du premier.

Il va bientôt être 8 heures. Il me reste une dizaine de minutes pour savourer cet instant avant de me plonger dans les méandres les plus complexes, absurdes ou atypiques du genre humain. Concentré sur l'incandescence de ma cigarette qui m'apporte un semblant illusoire de chaleur, l'esprit vidé, je regarde machinalement la journée qui commence avec tous ses acteurs qui y prennent leur place. Le brouhaha règne comme une mélodie incohérente où les exigences horaires et la pression inhérente contrastent avec la lenteur des gestes que demande la prudence imposée par le sol verglacé. Les voitures avancent au ralenti, les bus scolaires en font de même, créant ainsi un embouteillage où la patience rivalise avec le climat. Les passants, eux, ne vont guère plus vite que les véhicules, à la différence qu'ils ne sont pas contraints à un itinéraire. Aussi peut-on voir certains d'entre eux se faufiler entre les voitures, au risque de glisser ; mais ça c'est secondaire ! le but étant d'arriver à temps, qu'importent les risques. Comme quoi un impératif peut nous conditionner et nous mener à faire abstraction de la sécurité. Les enfants, portant le poids de leur avenir sur leur dos, en font de même. « *C'est du n'importe quoi* » pensai-je. C'est consternant de voir les gens perdre tous leurs repères

sous l'effet d'un petit stress, dû ici aux conditions météorologiques, qui, in fine, peuvent simplement impliquer un léger retard. L'ambiance, normalement festive, et les décorations en cette fin d'année ne changent rien à la situation. Dépité par ces réactions et conscient du travail à accomplir je m'apprête à aller ouvrir mon cabinet pour accueillir mon premier patient qui va bientôt arriver ; le rendez-vous étant prévu pour 8 h 30.

Alors que je finissais de tirer une dernière bouffée de tabac je sentis soudain l'atmosphère s'alourdir, créant en moi comme un mal-être incontrôlé. Le monde s'était arrêté et le silence régnait autour de moi. Je me retrouvai subitement seul. L'endroit où je me trouvais devint désert ; la foule s'étant rassemblée quelques dizaines de mètres plus loin, au niveau d'un carrefour principal, et plus particulièrement près du marchand de bonbons. J'en déduisais le lieu essentiellement par connaissance du quartier car, de là où je me trouvais, je ne pouvais ni voir ce qui se passait ni où exactement ça se passait, et encore moins pourquoi ; et c'est ce dernier point qui m'intriguait. Je sais que les gens sont attirés par le morbide du fait qu'ils ressentent inconsciemment la chance de ne pas être à la place de la victime, comme un mécanisme pour conjurer les angoisses,

mais là j'avais l'impression qu'il ne s'agissait pas simplement d'un accident. Quelque chose de plus fort et sûrement de plus triste avait lieu. Mon patient devait arriver d'un moment à l'autre et je ne pouvais donc pas aller voir ce qui se passait ; surtout je devais contrôler ma curiosité et ne pas aller augmenter le nombre de personnes déjà présentes, ce qui, pour les services de secours, représente un problème. J'essayais malgré tout, en vain, de voir ce qui se passait en me mettant sur la pointe des pieds, comme si ce geste pouvait augmenter mon champ de vision. Hormis la danse folle des lumières des gyrophares je ne voyais rien de plus. Encore une de ces illusions inconscientes comme si ces deux ou trois centimètres de gagnés pouvaient résoudre le problème. J'espérais que mon patient vienne de cette direction pour que je puisse me renseigner auprès de lui mais il n'arrivait toujours pas, ni de ce côté ni de l'autre. Le silence qui m'entourait devenait de plus en plus pesant et le froid rongait ma patience ; je ne pouvais que le subir à l'instar d'une épreuve céleste. Heureusement, au bout de quelques longues minutes, une première âme fit son apparition. J'avançai un peu afin de pouvoir demander à cette personne ce qui s'était passé mais elle tourna à sa droite. Peu de temps après d'autres personnes vinrent

dans ma direction et la vie reprit rapidement son cours comme à la fin d'un spectacle. Alors que j'observais attentivement les gens afin de choisir quelqu'un auprès de qui je pourrais me renseigner, un peu comme une intuition, un groupe de personnes s'arrêta non loin de mon immeuble pour échanger quelques mots. J'attendais la fin de leur conversation avant de me diriger vers eux. Il s'agissait de deux couples. La femme la plus jeune des deux donnait la main à un enfant, sûrement le sien ; un petit garçon d'une dizaine d'années. J'essayais d'entendre leur conversation mais je n'en percevais que des bribes. Visiblement celle-ci devait être prenante car la dame ne s'aperçut même pas que son enfant lui avait lâché la main et se dirigeait vers moi. Depuis le début de leur rencontre il avait remarqué que je les observais et ne m'avait pas quitté des yeux. Maintenant il s'approchait doucement vers moi, sans me lâcher du regard. Je fis un pas en avant pour l'accueillir en lui souriant pour atténuer la gravité de son regard. J'espérais que la froideur de son expression n'était pas due à ce qui venait de se passer et que s'il y avait eu un accident ses parents aurait eu l'intelligence de ne pas lui laisser le regarder. Il venait de s'arrêter devant moi.

— Pourquoi tu n'as pas regardé ? me demanda-t-

il d'un ton aussi froid que son regard.

- Regardé quoi ? l'interrogeai-je, intrigué par cette question, en espérant qu'il ne parlait pas de cet événement.
- Pourquoi tu n'as pas fait attention ? Elle t'a toujours dit de bien faire attention ! reprit-il, les larmes aux yeux, sans même répondre à ma question.
- Je ne comprends pas de quoi tu veux parler mon grand, lui dis-je en m'accroupissant pour me mettre à sa hauteur. J'aurais voulu le prendre dans les bras pour le consoler mais je devais respecter l'intimité de ce petit garçon que je ne connaissais pas, aussi me contentai-je simplement de poser ma main sur son épaule pour créer un lien afin de lui exprimer ma compassion à sa détresse et la prise en considération de celle-ci.
- Mais pourquoi tu n'as pas regardé ? insista-t-il en pleurant. Tout à coup, comme un retour soudain à la réalité, la femme prit conscience de l'absence de son enfant et, affolée, regardant dans toutes les directions, vit qu'il était en train de pleurer face à moi ; face à un étranger.
- Que se passe-t-il ? Que lui avez-vous dit ?

me demanda-t-elle en s'adressant à moi comme une furie. Pourquoi tu pleures mon chéri ? Il t'a fait du mal ? demanda-t-elle à son fils. Celui-ci ne répondit pas.

- Calmez-vous madame, votre enfant vient de me poser une question et, ne comprenant pas celle-ci, je lui demandais juste des explications, ne vous inquiétez pas, lui dis-je en me relevant.
- Pardon ?! Vous vous moquez de moi ? rétorqua-t-elle sans s'être calmée. Je saisis alors qu'il y avait un problème, aussi essayai-je de la rassurer en me présentant.
- Je suis le docteur Lans, Noël Lans, lui dis-je en lui montrant la plaque. Si je peux vous aider dites-le-moi mais je vous demanderai juste de contrôler votre colère afin que nous puissions parler calmement.
- Vous dites que mon fils vient de vous poser une question ? me demanda-t-elle d'un ton plus calme après avoir bien attentivement scruté ma plaque. Il vous a posé une question ? C'est bien ça ? reprit-elle, des sanglots dans la voix. À ce moment-là je sentis comme une force qui m'amena à regarder l'enfant avant de lui répondre. Je vis alors le petit garçon balancer discrètement sa tête de gauche à

droite en m'implorant du regard.

- Pourquoi ? J'ai l'impression que cela vous semble bizarre ? Je me trompe ? la questionnai-je sans répondre à sa demande. Elle me regarda fixement dans les yeux dans l'espoir que je puisse répondre à sa place, que je devine un secret douloureux qui lui faisait mal.
- Mon fils ne parle pas. Il ne parle plus depuis 2 ans. Depuis la mort de sa petite sœur. Choqué par cette révélation et déconcerté par le mensonge par omission auquel je devais faire face pour respecter la demande de ce petit garçon qui me suppliait du regard, je rejoignais dans le silence ces deux âmes qui demandaient de l'aide et qui la refusaient en même temps, persuadées de se lancer dans un combat perdu d'avance.
- Je vous propose de m'accompagner à mon cabinet afin que nous puissions prendre un rendez-vous pour en parler tranquillement et au chaud si vous le voulez bien. Je sentais une réticence de la part de la mère alors que le petit garçon esquissait un léger sourire comme pour me remercier. Écoutez, dis-je alors en m'adressant directement à la maman, ne voyez aucun aspect ou intérêt professionnel

dans ma proposition, considérez-la comme une main tendue. Je vous avoue que, à mon âge, je ne prends plus de nouveaux patients. Faites-moi l'honneur d'être ceux qui clôtureront ma carrière, lui dis-je pour la mettre en position de force et de décideuse. Je voulais à tout prix comprendre cette situation et respecter mon engagement « télépathique » avec cet enfant.

- D'accord, me dit-elle d'un ton un peu résigné. J'avais gagné.
- Je vous en prie, après vous, c'est au premier étage, porte de gauche, lui dis-je en tenant la porte d'entrée. Elle passa devant moi en murmurant un « pardon » conventionnel, suivi de son fils qui me dit discrètement « merci » en bougeant ses lèvres sans émettre de son.
- Je n'ai pas l'habitude de prendre les rendez-vous, m'excusai-je auprès de la dame. C'est ma secrétaire, Madeleine, qui s'en occupe, dis-je pour justifier mon incompétence à trouver l'agenda sur son bureau. Mais on va y arriver, rien n'est impossible, repris-je pour lui faire passer le message que l'on peut ouvrir toutes les portes, et même la sienne.